

**LAPERRIÈRE, GUY. *Benoît Lacroix. Un dominicain dans le siècle.*  
Montréal, Médiaspaul, 2017, 312 p. ill. ISBN 978-2-89760-129-4**

Jean Simard

Volume 16, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051352ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051352ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, J. (2018). Compte rendu de [LAPERRIÈRE, GUY. *Benoît Lacroix. Un dominicain dans le siècle.* Montréal, Médiaspaul, 2017, 312 p. ill. ISBN 978-2-89760-129-4]. *Rabaska*, 16, 277–281. <https://doi.org/10.7202/1051352ar>

suivies des *Jésus*, des pleureuses, de quelques *saint Joseph*, de deux *sainte Anne* et d'une *Sainte-Famille*. » À ce « panthéon funéraire », une « cohorte de statuette est constituée pour l'essentiel d'anges ; seules quelques *Vierge Marie* et une *sainte Anne* les accompagnent. » Lorsque ces statues sont mises en relation avec les épitaphes, elles constituent une forme de langage révélateur d'une facette de la culture funéraire de la société québécoise des années 1900 à 1970. C'est ainsi, par exemple, que la représentation de saint Joseph est vue comme un symbole de protection pour les hommes mariés, ou que « le Christ portant sa croix afin d'affronter la souffrance et la mort » rappelle aux vivants quel est leur destin, alors que les multiples visages que prend Marie pour accompagner le défunt dans sa demeure d'éternité est un appel à l'aide à « celle qu'on a aussi surnommée la Mère de tous les vivants, à l'instar de toutes les sociétés humaines qui ont vénéré la déesse mère. » Tous ces personnages, saints, vierges ou anges, nous parlent « de la mortalité infantile et maternelle, de la mortalité dans la fleur de l'âge, de la mortalité accidentelle, des leaders influents, tout autant que des sentiments éprouvés par les personnes qui les pleurent. » Ce sont autant de codes qui forment un langage, d'où le titre de l'ouvrage, *Les pierres tombales nous parlent*.

De belle facture, abondamment illustré, cet ouvrage documenté résulte d'une démarche rigoureuse dont la portée dépasse largement les limites du territoire étudié. L'ouvrage a valeur d'exemplarité en ce sens qu'il propose une approche globale qui peut s'appliquer à tous les cimetières du Québec, sa finalité étant de mieux comprendre les relations qu'entretiennent les vivants et les morts, selon un archétype qui remonte aux origines de l'homme. Le livre contient également une bibliographie fouillée, un appareil critique élaboré, une liste des symboles funéraires évoqués dans le texte, autant d'instruments très utiles pour qui veut approfondir sa connaissance de ces lieux chargés d'histoire que sont les cimetières.

**BERNARD GENEST**

Société québécoise d'ethnologie

---

LAPERRIÈRE, GUY. *Benoît Lacroix. Un dominicain dans le siècle*. Montréal, Médiaspaul, 2017, 312 p. ill. ISBN 978-2-89760-129-4.

En voyant arriver sur les rayons des libraires à la fin de l'année 2017 une biographie de Benoît Lacroix, certains ont pu se dire que le célèbre dominicain n'avait plus besoin de présentation. Il était si connu que la Société Radio-Canada lui avait même réservé une jolie place dans son *Bye bye* de la nuit du 31 décembre 2015 au 1<sup>er</sup> janvier 2016 en lui permettant de saluer ses fans une dernière fois ; dernière fois puisqu'il décédait le 2 mars 2016 à

l'âge de 100 ans bien sonnés. Sa notoriété publique lui venait surtout de sa fréquentation assidue des médias, dans de fréquentes entrevues à la télévision comme à travers ses éditoriaux qu'il donnait chaque année à Noël et à Pâques dans *Le Devoir*. Ses admirateurs auront pourtant intérêt à se procurer le récit de sa vie préparé par son ami Guy Laperrière qui raconte le parcours de ce fils d'habitant de Saint-Michel-de-Bellechasse devenu dominicain puis historien du moyen âge et ethnologue des religions populaires, sans oublier bien sûr ses activités littéraires et son engagement auprès de tous, étudiants, religieux, malades, etc. Bien gros programme que de raconter la vie d'un tel homme, même en quelque 300 pages. Laperrière s'en explique en avant-propos : « [...] nous visions un livre plutôt modeste, destiné avant tout au grand public – et qui retracerait les grandes étapes de son parcours sans oublier, bien sûr, sa spiritualité. »

L'ouvrage se partage en neuf chapitres qui racontent la vie de Benoît Lacroix en quatre temps : d'abord (1915-1947) la formation auprès de ses parents, Caius Lacroix et Rose-Anna Blais, formation qu'il poursuit au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière puis chez les dominicains de Saint-Hyacinthe et d'Ottawa et enfin au Pontifical Institute of Mediaeval Studies de Toronto où il obtient un doctorat en sciences médiévales fait sous la direction d'Étienne Gilson ; ensuite (1947-1969) les activités du professeur d'études médiévales à l'Université de Montréal, de l'homme de lettres, de l'ami des artistes et de l'animateur religieux, de l'aumônier dans le vent comme l'écrit Laperrière ; plus tard (1967-1982) le développement d'un nouveau domaine scientifique qui le passionne, celui des religions populaires ; et, dernière période qu'inaugure la retraite du professeur (1981-2016) où Benoît Lacroix donne son temps à des activités scientifiques libres et à du service bénévole que son biographe nomme « L'université des âmes et des cœurs » et « Au service de tout le monde ».

Encore en avant-propos, Laperrière s'étonne qu'un seul homme ait pu faire tant de choses en même temps : études philosophiques et théologiques, spécialisation en historiographie du moyen âge latin, engagement dans l'univers littéraire, présence aux étudiants, appui aux communautés religieuses, séjours au Japon et au Rwanda, directeur de l'Institut d'études médiévales, publication des œuvres de Saint-Denys Garneau, trois ans d'enseignement en Normandie, animateur de l'étude des religions populaires, homme de radio et de télévision, conférencier en mille occasions, actif en pastorale. Il s'est fait tout à tous, des artistes aux hommes politiques, sans oublier sa famille et les gens ordinaires. Posons toutefois un regard privilégié sur le domaine scientifique qui a passionné par-dessus tout le père Lacroix et qui ressort du champ d'intérêt de notre revue d'ethnologie de l'Amérique française, celui

de la religion populaire.

Une idée le hante depuis 1950, depuis qu'il s'intéresse au moyen âge. Il entend un jour démontrer que le Canada français a la même dette envers le moyen âge que la France des Français : « Nous sommes, écrira-t-il, des transplantés d'outre-Atlantique, des survivants de l'Europe. Notre histoire américaine commence chronologiquement parlant au moyen âge (xv<sup>e</sup> siècle), et notre histoire canadienne débute exactement au moment où celle du moyen âge s'achève : au xvi<sup>e</sup> siècle. Même le xvi<sup>e</sup>, dont nous dépendons plus directement, est plus médiéval qu'on ne le dit habituellement. M. Gilson l'a montré pour la philosophie et Focillon pour l'art. » En 1950, il se contentait d'affirmer cette proposition comme une intuition. Plus tard il voudra pouvoir la démontrer en mettant en train un vrai programme de recherche : « Une enquête dans tous les domaines de la pensée aboutirait aux mêmes conclusions [...] L'histoire de nos croyances, celle de notre folklore, de nos habitudes, de nos coutumes et de notre langue, le prouverait » (Benoît Lacroix, « Pourquoi aimer le moyen âge ? », *L'Œuvre des tracts*, Montréal, Institut social populaire, 1950).

Dans les années 1950, déjà, Lacroix fréquentait les folkloristes. En 1956, avec son père Caïus et Luc Lacourcière, il ratisse les campagnes de Bellechasse pour y recueillir contes, chansons et légendes ; avec Félix-Antoine Savard, il parcourt de la même façon la région de Saint-Hilarion en Charlevoix. Un invité de marque les accompagne : l'historien français Henri-Irénée Marrou, professeur invité à l'Institut d'études médiévales. Marrou dira de sa rencontre avec Caïus : « J'ai plus appris sur tout le Québec de votre père que dans les universités ». En 1967, à Saint-Michel-de-Bellechasse, il interview son père et sa sœur aînée Marie-Jeanne sur les coutumes funéraires anciennes dans Bellechasse. Dans les mois qui suivent, il multiplie les entrevues enregistrées auprès de personnalités issues de la biologie, de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie, de l'ethnologie, de la muséologie. Il prépare alors la fondation du Centre d'études des religions populaires qui aura pour objet de retisser les liens entre le moyen âge et le Québec. Il met les gens au travail, surtout des étudiants de l'Institut d'études médiévales qui se préparent au doctorat. Sitôt collectées, les données sont transcrites dans une publication maison, les *Cahiers d'études des religions populaires*. Le Cahier XII de 1971 propose un questionnaire de 150 entrées sur « La religion de mon enfance » : Adoration nocturne, Anges, Chanteleur, Deuil, Enfer, Fin du monde, etc. Il ne suffisait pas de collecter, il fallait aussi étudier. Une série de colloques internationaux est donc mise sur pied par Benoît Lacroix. Il y en aura onze en douze ans, dans la plupart des villes du Québec ainsi qu'à Moncton, à Ottawa et à Sudbury, de 1970 à 1982. Guy Laperrière et moi avons participé activement

à celui de 1982 qui s'est tenu à l'Université Laval (Benoît Lacroix et Jean Simard, *Religion populaire, religion de clercs*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 444 p.).

En 1999 il publiera chez Bellarmin *La Foi de ma mère*, livre que Guy Laperrière, dans une communication récente, me suggérait de relire « pour réfléchir sur ce que la vie et l'œuvre de Benoît Lacroix peut apporter à votre discipline ». Le fils de Rose-Anna Blais y peint une grande fresque de ce que fut le sentiment religieux vécu et partagé par l'immense majorité des Canadiens français de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle jusque dans les années 1960. Nous devrions même dire que la fresque est peinte à trois : l'auteur lui-même, né en 1915, qui a observé spontanément les siens à Saint-Michel-de-Bellechasse quand il était jeune, puis plus méthodiquement à la manière d'un ethnologue quand il descendait de Montréal avec son habit de dominicain pour se retrouver parmi les siens, mais aussi sa mère et son père, des « habitants des Hauts de Bellechasse », nés respectivement en 1882 et 1883 et dont la parole colorée est généreusement mise à contribution. Le fils reconstruit avec intelligence et sensibilité la vision que ses parents se faisaient de la terre et du ciel, vision résultant d'une traduction à l'échelle très humaine du plan divin où le code de discipline diocésaine réglait le rythme des saisons, des travaux et des jours sans laisser de répit. Comme disait sa mère : « Le Bon Dieu, c'est le Bon Dieu. Il faut être propre pour le rencontrer. Tu te laves bien avant de t'endimancher. C'est la même chose avant d'aller communier, tu vas à confesse ». Et ainsi de suite dans les quinze chapitres partagés en trois grandes parties qui traitent du temps, de l'espace et des personnes sacrées. Quatre cents pages d'écriture lumineuse complétées d'annexes sur la généalogie familiale, la chronologie paroissiale, l'Ordinaire de la messe et un lexique de trois cents mots du vocabulaire religieux. Au seuil de son livre, l'auteur dit son admiration « à toutes les personnes qui, à l'aube du nouveau millénaire, demeureront attentives à tout ce qui a trait à notre mémoire collective ». Benoît Lacroix a aussi toute notre admiration pour avoir accompli son devoir de fils et d'ethnologue.

Le père Benoît Lacroix était un homme aux multiples intérêts et ce serait une erreur de le réduire à celui qu'il portait à la seule religion populaire et même à l'ethnologie. Reprenons ici pour nous-même les mots de conclusion de ce très beau livre de Guy Laperrière qui résumant bien le souvenir que le dominicain a laissé de sa personne : « Ceux qui n'ont pas connu le père Lacroix auront trouvé ici une première approche de cet homme hors du commun. Ceux qui l'ont fréquenté ne le reconnaissent sans doute pas pleinement. Il avait trop de facettes, trop de connaissances, trop de contacts, pour qu'on puisse en couvrir tout le kaléidoscope d'un seul regard. Son cœur était ouvert

à tous et à toutes. Je souhaite au lecteur d’avoir éprouvé autant de joie que moi à retracer son passage parmi nous, un passage que, comme lui, je veux bien résumer d’un mot : amour ».

**JEAN SIMARD**  
Université Laval

---

LEBLANC, GABRIEL. *Mon Isle Madame – une histoire acadienne*. Lévis (Qc), Les Éditions de la Francophonie, 2016, 189 p. ISBN 978-2-89627-456-7.  
LEBLANC, GABRIEL. *La Tradition orale de mon Isle Madame – Le conte acadien*. Caraquet (N.-B.), Les Éditions de la Francophonie, 2018, 218 p. ISBN 978-2-89627-536-6.

Gabriel LeBlanc, personnage bien connu à l’Isle-Madame, a terminé cette année son grand projet de publier deux ouvrages sur l’histoire et les traditions populaires de son île natale. Le préambule de *Mon Isle Madame – une histoire acadienne*, paru en 2016, commence ainsi : « Nous croyons en l’avenir de l’Acadie. C’est pourquoi nous prenons l’initiative de bâtir notre milieu, une isle [*sic*] riche en histoire et en culture. » La fierté de cet ancien enseignant et administrateur scolaire est évidente dans un ouvrage où des renseignements historiques remontant aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles s’ajoutent à de nombreuses sources orales provenant des habitants de l’Isle-Madame. Gabriel LeBlanc lui-même possède une grande connaissance sur plusieurs aspects de la vie sur cette île située au sud du Cap-Breton, ayant toujours été passionné du sujet.

La colonisation acadienne de l’Isle-Madame remonte à la fondation de la seigneurie de Méritchac en 1719 et bien que la population de l’île ait dû fuir à quelques reprises, notamment à la suite de la prise de l’Île Royale par les Anglais en 1758 et, vingt ans plus tard, pendant la guerre révolutionnaire américaine, on peut constater que les Acadiens ont eu une présence presque continuelle à l’Isle-Madame depuis 300 ans. Cet enracinement s’exprime par un fort sentiment d’appartenance.

Contrairement à des auteurs de monographies qui ne s’intéressent qu’à l’histoire locale de leur coin de pays, Gabriel LeBlanc est friand d’anecdotes sur les personnages colorés de l’Isle-Madame. Alors que les histoires locales contiennent habituellement un chapitre consacré aux prêtres et notables de l’endroit, LeBlanc intitule son dernier chapitre « Le mur d’honneur ». Il y présente quelques prêtres et gens d’affaires, mais aussi des musiciens, des enseignants et des personnages qui ont été actifs dans les coopératives et organisations de pêcheurs. On y retrouve, notamment, une brève biographie de Narcisse Marchand, décédé en 1986, un restaurateur autodidacte qui, selon